

la
chronique



de
rudel-tessier

"Api", après "le Pendu", confirme le talent de Robert Gurik

J'avais pris rendez-vous avec Robert Gurik à sa prochaine pièce, et j'avais expliqué que je pensais à celle qu'il ferait après "le Pendu". Je savais alors qu'il allait faire jouer, sur la scène de l'Egrégore, et très bientôt, une oeuvre déjà ancienne. Je dois dire que je ne comptais pas beaucoup sur "Api", que je savais avoir été écrite peu après "les Portes" que je n'avais pas aimées — et que, par-dessus le marché, je prenais pour une autre que j'avais vue et que je n'avais pas aimée ! (Au fait, comment s'appelait cette pièce et qui en était l'auteur ?)

Mais j'ai aimé "Api". Heureusement ! Heureusement, car je ne sais pas comment j'aurais fait pour dire du mal d'une pièce que mon adolescente de fille a aimée d'un bout à l'autre — parfaitement d'accord, d'ailleurs, avec 90 pour cent, j'en jurerais, du public de la première. Le plaisir des autres et le mien ne m'empêchent pas de préférer "le Pendu", dont Robert Gurik fera peut-être un jour une très grande pièce. Mais je suis maintenant tout à fait certain que Robert Gurik est un authentique écrivain et un non moins authentique auteur dramatique, même si ses pièces ne témoignent pas encore de cette rigueur dont je le devine capable (la rigueur est heureusement une qualité qui s'acquiert). Ainsi, les personnages d'"Api" ne savent pas très bien ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils comprennent et ce qu'ils ne



comprendent pas, de ces Terriens qui vivaient il y a des millénaires — dans des temps aussi lointains que 1967 (sic).

Mais il y a une chose moins pardonnable dans cette pièce : elle est écrite dans une langue un peu négligée, et même curieusement farcie de canadianismes (je me souviens de "faire une marche", et d'"échapper" dont il fait lui aussi un verbe transitif). J'ai dit "curieusement", car Robert Gurik est d'origine française, et ce sont là des barbarismes qui n'ont pas cours en France. Quoi qu'il en soit, sa pièce telle qu'elle est fait réagir le public, et elle confirme, après "le Pendu", que voilà un auteur qui a quelque chose à dire, même s'il ne réussit pas encore à se soumettre à la rigoureuse logique dont ne peut se passer l'écriture dramatique — et qui a certaine-

ment un grand talent de dialoguiste, en même temps qu'une conception poétique du théâtre.

Le triumvirat qui dirige les destinées de l'Egrégore depuis peu, Jean-Joffre Gourd, Claude Préfontaine et Marcel Dubé, a fait confiance deux fois de suite à des jeunes auteurs canadiens, et cet "Api" qui succède à la "Ballade pour un révolutionnaire" de Robert Gauthier, sur la scène du petit théâtre du boulevard Dorchester, les confirmera sans doute tous les trois dans leur intention de se consacrer à la promotion d'une dramaturgie canadienne. Pour monter "Api" ils avaient réuni, outre deux excellents comédiens, Kim Yarochevskaya et Ronald France, qui ont fort bien joué des rôles difficiles à cerner, un metteur en scène, Roland Laroché, qui a des états de service impressionnants, et un jeune décorateur, Germain (qui rentre de Paris, je crois), qui a su fort bien se tirer d'affaire (la scène de l'Egrégore, avec ses trois côtés ouverts sur le public, est un casse-gueule pour les décorateurs !). Il a aussi résisté à la tentation de multiplier les gadgets, ce qui prouve qu'il a non seulement du goût mais encore une juste idée du théâtre. Germain a aussi signé les costumes, et, si je n'ai pas la moindre opinion à exprimer sur la mode des temps futurs sur les planètes inconnues, je les ai trouvés très seyants et très... dramatiques. Quant aux projections de Gilles Boisvert, si je ne leur ai pas trouvé de sens, je les ai trouvés bien agréables à regarder.